

Madeleine Lazard. *Images littéraire de la femme à la Renaissance*. Paris, PUF, 1985, pp. 239.

Simone Maser

Volume 20, numéro 2, automne 1987

Théorèmes et canons : poésie française de la renaissance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500809ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500809ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Maser, S. (1987). Compte rendu de [Madeleine Lazard. *Images littéraire de la femme à la Renaissance*. Paris, PUF, 1985, pp. 239.] *Études littéraires*, 20(2), 151–153. <https://doi.org/10.7202/500809ar>

du crédo ramiste d'abord mis en forme par Talon (*Rhetorica*, 1548), puis par Ramus lui-même (*Rhetorica*, 1557, 1567). Meerhoff consacre de longs chapitres à ces œuvres. Ce qui frappera peut-être le lecteur moderne dans ces tâtonnements théoriques un peu trop visibles (Meerhoff est très tendre à l'égard des « ramistes »), c'est la futilité même du débat du nombre oratoire. Ce n'est que par des contorsions théoriques maladroites que Ramus parvient à formuler une rhétorique cohérente en 1567. On ressent une sorte de pitié pour cet homme qui a consacré tout son génie à une cause qui, dans cette deuxième moitié du seizième siècle, n'avait probablement plus à être soutenue.

La Renaissance française est un gigantesque foisonnement d'idées et en même temps le lieu de manipulations parfois naïves, parfois superbes, pour résoudre la hantise des modèles classiques. L'étude de Kees Meerhoff, bourrée de notes et de renvois à des textes dont on oublie trop souvent l'existence, encouragera les chercheurs à diversifier leurs sources et leurs champs de recherche. Il est difficile de ne pas répondre à ce pressant appel à la relecture.

François PARÉ

□ □ □

Madeleine LAZARD. **Images littéraires de la femme à la Renaissance.** Paris, PUF, 1985, pp. 239.

Voici un livre « savant » qui est appelé à toucher un très large public. En effet, Madeleine Lazard a traité un sujet à la mode dans un style à la fois alerte et vigoureux. Ne nous laissons pas toutefois tromper par les apparences. Le livre est facile à lire parce que l'auteur a su rendre discrète son érudition. De fait, elle a beaucoup lu, jusqu'à des livres de médecine ! Elle s'est toutefois limitée aux écrits français, ce qui fait que le titre de son ouvrage ne reflète pas exactement son contenu.

Même ainsi délimité, le corpus reste d'une grande richesse. C'est cette richesse, doublée d'une problématique infiniment complexe, qui rend l'organisation de l'ouvrage difficile. Il faut, en effet, tenir compte non seulement de l'organisation sociale, des us et coutumes, mais aussi des traditions littéraires. De plus, la représentation de la femme change selon qu'elle apparaît dans un poème pétrarquiste ou dans une comédie. Elle dépend aussi du sujet-parlant : l'auteur est-il un homme ou une femme ? Enfin l'objet représenté lui-même joue un rôle décisif : l'auteur décrit-il une jeune fille, une amoureuse, une veuve, une courtisane ? On comprend la difficulté de choisir un point de vue unique devant une telle complexité. Madeleine Lazard semble avoir opté pour une organisation fondée sur « l'objet » puisque nous trouvons des chapitres comme « la jeune fille », « les religieuses », « courtisanes », etc. Mais à l'intérieur de ces chapitres, des distinctions ont été faites selon les genres littéraires. Par ailleurs, le livre s'ouvre avec les chapitres intitulés « la querelle des femmes », « la nature féminine » (textes médicaux et philosophiques), « la muse du poète » et enfin « la poésie au féminin ». C'est dire que l'auteur semble ici privilégier la forme par rapport au contenu. Pourtant dans ce dernier

chapitre, elle parle d'abord de l'amante, puis de la veuve ou de la chrétienne ; ce n'est donc pas la forme poétique qui structure le chapitre mais les différents sujets-parlant. On voit qu'il y a un certain flou dans l'organisation du livre.

Nous voudrions faire une deuxième remarque : il s'agit en fait d'un point de détail sur la position « pro-féministe » de Guillaume Postel (p. 15). Cette affirmation demande à être nuancée. En effet, il ne faut pas oublier que si celui-ci semble glorifier la femme et charger « L'Eve nouvelle » d'une mission de rédemption, il confine cette mission au monde sublunaire. Dans l'économie postélieenne de la rédemption, le Christ avait réparé la partie masculine et supérieure de la nature humaine, il ne restait donc à racheter que la partie « inférieure » et « temporelle ». On ne peut donc parler d'égalité.

Dans l'ensemble, c'est un bon livre dans lequel l'auteur montre beaucoup de finesse. Nous avons particulièrement aimé les derniers chapitres, ceux qui sont consacrés aux courtisanes, aux entremetteuses et aux sorcières. Ces personnages appartiennent de droit à la satire, aux contes et à la comédie. Et c'est un domaine que Madeleine Lazard connaît bien. Elle a en effet écrit une excellente thèse : *La comédie humaniste au XVI<sup>e</sup> siècle et ses personnages*. Ces femmes dont la représentation est conditionnée par la tradition littéraire ont en commun le fait qu'elles ont perdu leur « honneur ». Voilà le grand mot lâché, l'honneur féminin — à distinguer bien sûr de l'honneur masculin, celui-ci constituant justement à ravir ce que l'honneur féminin se doit de garder !

Les rapports homme-femme sont précisément des rapports de force dans lesquels la femme paraît sérieusement handicapée. Elle est d'abord considérée comme une mineure et passe de la tutelle paternelle à la tutelle maritale. Malheur à elle si elle ne veille pas jalousement sur son honneur, elle sera sévèrement réprimandée, voire punie, ou par le père, ou par le mari. Si beaucoup d'héroïnes déplorent d'être ainsi soumises à des hommes qui ont le pouvoir de faire et de rompre les lois selon leur volonté, il n'en est point qui osent revendiquer l'égalité dans le mariage ; Marguerite de Navarre elle-même ne demande que de l'amour. Dans toute cette littérature, il n'y a pas d'exemples de couples heureux ; le veuvage est, à cette époque, le seul état qui assure un statut d'indépendance à la femme.

Deux avenues semblent s'ouvrir à la fille : le couvent ou le mariage. De fait, elle n'est pas consultée. Le père décide. Le cloître, comme l'a dénoncé Rabelais, est le refuge des non-mariables, que ce soit pour des raisons physiques ou économiques. La fillette destinée au couvent y entre très tôt, dès l'âge de cinq ou six ans. L'éducation de la fille à marier n'est pas une priorité pour le père, il ne faut surtout pas en faire une bas-bleu : on fréquente des femmes lettrées, on ne les épouse pas. Les pères se soucient d'inculquer aux filles les notions de pudeur et de modestie (encore l'honneur !). Les silences sur l'enseignement des filles de la part des humanistes, tels Budé et Bodin, qui ont traité de l'éducation, sont significatifs et les revendications d'une Louise Labé, des Dames de Roche ou d'une Marie de Romieu qui avaient eu la chance d'être éduquées ont

retenti dans un désert désolant ; seul Montaigne semble avoir été plus ouvert.

La femme est aussi objet de désir, principalement en poésie. Madeleine Lazard montre avec beaucoup de finesse que quelle que soit l'esthétique du poète — éthérée ou sensuelle — l'exaltation de l'éternel féminin n'est qu'un prétexte pour les rêves masculins. C'est le poète qui est au premier plan, il chante son émoi, son élévation mystique, ses désirs. Comme le dit l'auteur de l'ouvrage, la femme est la « belle absente ».

Après cette quête passionnante de l'image féminine au XVI<sup>e</sup> siècle, la conclusion nous paraît rapide, trop rapide. On aurait aimé que l'enquête débouchât sur des perspectives plus vastes. L'auteur, au lieu de se contenter de dresser un bilan, aussi complet fût-il, aurait pu tenter de répondre à des questions comme : pourquoi la maternité est-elle absente ? ou encore existe-t-il une écriture féminine et en quoi réside sa spécificité ? Certes le lecteur avait été prévenu des limites de l'ouvrage dès l'avant-propos : « le présent ouvrage n'a d'autres ambitions que de proposer quelques représentations littéraires de la femme française au XVI<sup>e</sup> siècle ». La promesse a été tenue, mais on peut déplorer que Madeleine Lazard ait eu des ambitions aussi modestes. Malgré ses limites, le livre constitue un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la condition féminine et au XVI<sup>e</sup> siècle.

Simone MASER